

Merleau-Ponty dans les archives Husserl: entretien avec Emmanuel de Saint Aubert

Silvana de Souza Ramos

USP

Iracy Ferreira dos Santos Junior

USP

1) Cher Emmanuel de Saint Aubert, pourriez-vous dans un premier temps nous raconter brièvement l'histoire des Archives Husserl de Paris, leur création, par qui et quand, dans quel contexte, et quel est votre lien avec cette institution ?

Les Archives Husserl de Paris ont d'abord été, à partir de mai 1958, un fonds documentaire rattaché à la Bibliothèque de la Sorbonne et placé sous la tutelle de son Conservateur en chef, Jean Calmette. La direction scientifique était initialement assurée par Gaston Berger ; Merleau-Ponty faisait partie du comité de direction. Paul Ricœur en devient bientôt directeur, transforme ce fonds d'archives en Centre de recherches en 1967 (URA 106), et en assume la direction jusqu'en 1980, date à laquelle il prend sa retraite. En 1983, le Centre de Phénoménologie (ré-intitulé : « Ontologie, Phénoménologie, Philosophies de l'existence ») et les Archives, alors implantées au Centre d'Histoire des sciences et des doctrines, sont placés sous la responsabilité d'Henri Birault. En janvier 1986, à l'initiative de Jean-François Courtine et Didier Franck, le Centre de Recherches phénoménologiques Archives Husserl de Paris est refondé comme unité du Centre national de la recherche scientifique (CNRS), et installé à l'École Normale Supérieure, lieu symbolique de la tradition phénoménologique française. J.-F. Courtine en a ensuite été directeur de 1987 à 2009, avant de laisser la place à Jocelyn Benoist puis Dominique Pradelle. Aujourd'hui insérées dans une unité mixte de recherche (UMR 8547 Pays Germaniques, CNRS - ENS), les Archives Husserl de Paris sont depuis longtemps le centre de recherche phénoménologique le plus important en France, et bénéficient d'un fort rayonnement international. Cette institution est toujours le lieu d'un dépôt des transcriptions d'une grande partie des manuscrits de Husserl, dans le cadre d'un

réseau d'archives supervisé par les Archives Husserl de Louvain. Mais les chercheurs qui constituent ce centre de recherche sont loin d'être tous des spécialistes de Husserl : l'ensemble des courants phénoménologiques y est représenté, y compris ce qui a précédé la phénoménologie (la proto-phénoménologie de Bolzano et Brentano) et ce qui la suit (la phénoménologie et la post-phénoménologie françaises – Sartre et Merleau-Ponty, ainsi que Levinas, Ricœur et Derrida).

Les Archives Husserl de Paris ont une triple mission : connaître, faire connaître et faire vivre la tradition phénoménologique. J'en fais partie depuis 2002, comme chercheur puis directeur de recherche. Une grande partie de ma recherche passée a porté sur la phénoménologie de Merleau-Ponty. Mes travaux ont été les premiers à proposer une lecture génétique transversale de l'œuvre du philosophe à la lumière d'une connaissance d'ensemble de ses inédits⁵⁵. À travers et au-delà de cette perspective génétique, ils présentent une double accentuation méthodologique : le souci de la contextualisation, qui resitue l'œuvre de Merleau-Ponty dans le terreau des années 1930-1960 (philosophie française, phénoménologie, psychologie et psychanalyse, science contemporaine) ; celui de la confrontation, qui replace les positions de Merleau-Ponty dans leur cadre initial de discussion mais en travaille aussi les prolongements et l'actualité en les mettant à l'épreuve des avancées plus récentes des champs philosophiques, cliniques et scientifiques. Ces recherches ont un impact direct non seulement sur la réception internationale de Merleau-Ponty, mais aussi sur le remarquable rayonnement pluridisciplinaire de sa pensée : philosophie, psychanalyse, psychiatrie phénoménologique, sciences cognitives, écologie, women's studies, sans oublier l'esthétique, la littérature ou les arts du spectacle. Mes travaux contribuent ainsi à l'orientation fondamentale des Archives Husserl de Paris : envisager le mouvement phénoménologique dans son inscription historique et son entrelacement génétique avec d'autres courants de pensée, en s'appuyant sur une connaissance rigoureuse des textes, tout en développant des interrogations conceptuelles faisant intervenir la phénoménologie dans un certain nombre de débats contemporains, pour lesquels elle constitue une ressource vivante de nature à les renouveler.

⁵⁵ Ils engagent notamment un renouvellement profond de l'interprétation des rapports de Merleau-Ponty avec la philosophie (Bachelard, Bergson, Blondel, Brunschvicg, Descartes, Heidegger, Husserl, Leibniz, Maine de Biran, Marcel, Pascal, Ruyer, Sartre, Scheler...), la neurologie (Lhermitte, Head, Schilder, Ajuriaguerra, Hécaen), la psychologie du développement (Piaget, Wallon), la psychanalyse (Freud, Klein, Lacan, Dolto, Lagache...), et la littérature (Breton, Claudel, Ponge, Simon, Stendhal, Valéry).

2) *Les manuscrits de Husserl avaient été déposés à l'École Normale Supérieure de Paris et confiés par le Père Van Breda à Tran Duc Thao et à Merleau-Ponty dès 1944. Ces manuscrits de Husserl, analysés par Merleau-Ponty, circulaient-ils à l'époque ? Comment Merleau-Ponty en a-t-il pris connaissance et quel rapport a-t-il entretenu avec ces textes ?*

On aborde ici ce que Jean-François Courtine nomme « la proto-fondation des Archives Husserl de Paris ». Trop complexe pour être ici retracée en détail, cette histoire est bien connue depuis un célèbre article publié par Van Breda après la mort de Merleau-Ponty⁵⁶. C'est l'histoire de l'engagement de trois jeunes hommes (surtout Merleau-Ponty et Tran Duc Thao, dans une moindre mesure Cavallès) pour contribuer à sauver l'œuvre inédite de Husserl des mains des nazis, et introduire sa pensée en France. Cette histoire a des dimensions politiques diverses, et correspond par plusieurs aspects à un fait de résistance. Mais il s'agit globalement d'un échec, par certains côtés assez cuisant. À cause des contraintes liées à la guerre, mais aussi en raison de la méfiance de divers universitaires français alors en poste, notamment celle d'Émile Bréhier – ce qui en fait un épisode peu glorieux pour l'université française.

Le projet initial était bien qu'un exemplaire des manuscrits de Husserl soit déposé à l'École Normale Supérieure. Mais la réalité fut tout autre. Après quelques épisodes un peu romanesques, dont le transport à Paris par Tran Duc Thao de 3000 pages de transcription en février 1944, aussitôt refusées par René Le Senne et ramenées à Louvain, un ensemble de manuscrits a été personnellement confié à titre privé, à partir d'avril 1944, à Tran Duc Thao. La plupart ont été ramenés à Louvain par Van Breda en décembre 1946, les derniers fin 1948. Ces manuscrits ont probablement très peu circulé. Merleau-Ponty a certainement consulté cet ensemble, mais, comme l'a souligné Van Breda, il est difficile de repérer précisément ce qu'il a lu. Durant l'été 1943, Merleau-Ponty a aussi consulté à Marseille et Aix-en-Provence une copie de la *Sixième Méditation* dont disposait Gaston Berger, manifestement sans suffisamment réaliser qu'il ne s'agissait pas là d'un inédit de Husserl mais

⁵⁶ H. L. Van Breda, « Maurice Merleau-Ponty et les Archives-Husserl à Louvain », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 4, 1962, pp. 410-430. Cf. aussi J.-F. Courtine, « La proto-fondation des Archives Husserl de Paris », in É. Escoubas et M. Richir (dir.), *Husserl*, Grenoble, J. Millon, 1989, Dossier « État et historique des Archives Husserl » ; J.-F. Courtine, « Tran Duc Thao et la protofondation des archives Husserl de Paris », in J. Benoist et M. Espagne (dir.), *L'itinéraire de Trần Đức Thảo*, Paris, Armand Colin, 2013, pp. 13-24 ; « Aux origines de la phénoménologie française. La correspondance entre Paris et Louvain autour des Archives-Husserl (1939-1946) », introduction et notes d'Alexandre Feron, *Alter*, n° 29, 2021, pp. 191-263, <http://journals.openedition.org/alter/2357>.

d'un texte de Fink, déployant en réalité une critique serrée de la pensée husserlienne. La bibliographie de la *Phénoménologie de la perception* mentionne trois inédits⁵⁷, qui sont en effet particulièrement importants pour Merleau-Ponty, mais il s'agit de transcriptions faites par Landgrebe et Fink que Merleau-Ponty a consultées durant les 5 ou 6 jours qu'il a passés à Louvain début avril 1939. On a beaucoup fantasmé sur ce rapport aux inédits de Husserl, la réalité fut sans doute plus humble, ne serait-ce qu'en raison de l'obstacle de la langue – à cette époque, comme Van Breda a pu lui-même le constater, Merleau-Ponty maîtrisait encore mal l'allemand.

3) Merleau-Ponty a vécu beaucoup de temps en contact avec ces textes. Peut-on affirmer que l'étude de ce matériel, dans lequel la pensée husserlienne se montre ouverte, a été décisive pour le type de phénoménologie que Merleau-Ponty a finalement développée ? Pourriez-vous parler de la pertinence de ce contact pour la constitution de la phénoménologie de Merleau-Ponty ?

Il est bien difficile de répondre à ces questions en quelques mots. Penser que Merleau-Ponty « a vécu beaucoup de temps en contact avec ces textes » est une représentation ancienne, typique de l'imaginaire qui était le nôtre avant de nous pencher plus sérieusement sur le détail de son rapport à Husserl. La fréquentation de certains textes de Husserl a en effet joué un rôle important chez Merleau-Ponty, pour différentes raisons et de diverses manières. Dans le contexte philosophique français, étouffé par l'idéalisme de Léon Brunschvicg, la phénoménologie apportait un vent salutaire. Dans le contexte plus spécifique du projet intellectuel du jeune Merleau-Ponty, celui de « sortir de l'idéalisme sans retomber dans la naïveté du réalisme »⁵⁸, la fréquentation de certains textes de Husserl dans lesquels sa pensée, comme vous le dites, « se montre ouverte », était précieuse. À l'évidence, Husserl apportait une rigueur proprement philosophique qui manquait aux quelques percées reçues de Gabriel Marcel, ou encore aux apports de la psychologie de la forme. Mais le projet

⁵⁷ « Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie, II (inédit). Umsturz der kopernikanischen Lehre : die Erde als Ur-Arche bewegt sich nicht (inédit). Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie, II et III (inédit). » (*Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 523).

⁵⁸ « La Phénoménologie de la perception essaie de répondre à une question que je me suis posée dix ans avant et que, je crois, tous les philosophes de ma génération se sont posée : comment sortir de l'idéalisme sans retomber dans la naïveté du réalisme ? » (Merleau-Ponty, « Le mouvement philosophique moderne. Un entretien avec Maurice Merleau-Ponty », entretien réalisé par Maurice Fleurent, in *Carrefour*, n° 92, 23 mai 1946, p. 6 ; repris dans *Parcours 1935-1951*, Lagrasse, Verdier, 1997, p. 66).

de « sortir de l'idéalisme » annonce déjà à lui seul que le rapport de Merleau-Ponty à Husserl est inévitablement compliqué.

Merleau-Ponty a beaucoup fait pour introduire la pensée et l'œuvre de Husserl en France, et pas seulement dans les années quarante – en 1960 encore, il tente de relancer le projet d'une traduction française de la *Krisis*. Mais il a aussi beaucoup fait pour introduire bien d'autres auteurs et courants – Claude Lévi-Strauss, Claude Simon (pour la reconnaissance desquels Merleau-Ponty a été décisif), ou encore Melanie Klein, Pierre Teilhard de Chardin, les psychologies des « méthodes projectives », etc. En s'impliquant fortement, par ses enseignements, sa participation active à des comités, à des projets d'édition... L'importance et la diversité de cette participation à la vie intellectuelle de son temps reste encore peu connue aujourd'hui. C'est regrettable, car cela participe à une illusion d'optique dont nous sommes trop souvent victimes. Une illusion liée à notre culture de phénoménologues universitaires, un peu trop enfermés dans nos relations et querelles de chapelles – alors que la culture et la vie intellectuelle de Merleau-Ponty étaient bien plus larges que cela. Cette illusion d'optique est aussi celle de la génération de nos aînés, dont beaucoup en France ont découvert la phénoménologie, donc Husserl, en lisant Merleau-Ponty⁵⁹. En ayant du coup une compréhension de Husserl en partie marquée par les déformations opérées par Merleau-Ponty. D'où un cercle herméneutique, qui s'est cristallisé dans le fantasme d'un Merleau-Ponty devin du *Nachlaß* husserlien. Or, le Husserl de Merleau-Ponty est bien le sien... Les générations actuelles de husserliens l'ont compris, et sont depuis longtemps déjà sortis de ce cercle.

La relation de Merleau-Ponty à Husserl, comme toute véritable relation, est *située*. Pour le dire autrement, elle n'est pas absolue⁶⁰. Avant même d'entrer en

⁵⁹ « Il est vrai que pour beaucoup d'entre nous, il est difficile de dire ce que nous devons à Merleau-Ponty : tant notre lecture de Husserl, de Sartre et même de Heidegger et de Derrida fut influencée par lui. Mais il est non moins vrai que pour beaucoup d'entre nous, et pour la communauté philosophique dans son ensemble, le souvenir de "ce qu'il a lui-même voulu et dit" s'est trop vite estompé. Le meilleur hommage que notre génération puisse rendre à ce penseur qui a marqué d'une manière aussi décisive nos premiers pas dans la pensée philosophique, c'est donc de relire ses écrits. Une telle démarche n'est pas seulement récompensée par une meilleure compréhension de ce que nous devons à Merleau-Ponty, mais aussi de ce que la phénoménologie toute entière, et jusque dans son questionnement le plus contemporain, a reçu et peut encore recevoir de lui. » (Rudolf Bernet, « Le sujet dans la nature. Réflexions sur la phénoménologie de la perception chez Merleau-Ponty », in *Merleau-Ponty, phénoménologie et expériences*, textes réunis par Marc Richir et Étienne Tassin, Grenoble, Millon, 1992, pp. 57-58 ; repris sous le titre « Perception et vie naturelle (Husserl et Merleau-Ponty) », in *La vie du sujet. Recherches sur l'interprétation de Husserl dans la phénoménologie*, Paris, P.U.F., 1994, pp. 163-164).

⁶⁰ En philosophie, nombreux sont ceux qui, paradoxalement (car cette attitude est aux antipodes d'une véritable posture philosophique), sont plus ou moins idolâtres de tel ou tel auteur. Chez les vrais philosophes, ce n'est jamais le cas. Chez Merleau-Ponty, moins que jamais.

contact avec la phénoménologie, Merleau-Ponty a été en rapport avec la tradition idéaliste française – Descartes et Kant relus et transmis par Léon Brunschvicg –, avec différents philosophes français – notamment Bergson et Gabriel Marcel –, mais aussi avec la psychologie du développement et, plus encore, la psychologie de la forme. Avant même de travailler la pensée de Husserl, Merleau-Ponty s’est penché sur la phénoménologie de Max Scheler. Ce n’est pas qu’une question d’histoire, encore moins de faits chronologiques : ceci parle des fondements de son projet intellectuel, et oriente de bout en bout son rapport à Husserl. Un rapport toujours plus indirect qu’on pourrait le croire, encombré sinon brouillé par son dialogue avec d’autres auteurs – constamment, avec Descartes et Sartre, sur le tard, avec Aron Gurwitsch et les critiques sévères qu’il adresse à Merleau-Ponty dans *Théorie du champ de la conscience*⁶¹. Un rapport compliqué, aussi, par ses emprunts à divers courants psychologiques – par exemple dans sa fameuse réception du « touchant-touché », relu à la lumière d’un « voyant-vu » que Husserl refusait explicitement, et que Merleau-Ponty comprend sous l’éclairage des travaux sur le miroir de Henri Wallon et Jacques Lacan, ou encore de Wolfgang Metzger et Paul Schilder.

Sa lecture de Husserl nourrit un parcours personnel qui démarre en amont et suit son propre chemin. Merleau-Ponty s’en inspire dans une confrontation plus ou moins rigoureuse avec certains passages, plus souvent encore avec quelques expressions isolées qu’il reprend à son compte en laissant de côté leur contexte proprement husserlien. Je comprends pourquoi nombre de spécialistes de Husserl considèrent que la lecture qu’en fait Merleau-Ponty manque de rigueur⁶². Mais Merleau-Ponty n’est pas et n’a jamais prétendu être un exégète. Il est philosophe, plus que professeur de philosophie, et avouera lui-même sur le tard aimer « rêver » autour de

⁶¹ Paris, Desclée de Brouwer, 1957.

⁶² Cette critique est d’ailleurs venue très tôt. Je ne citerai qu’un seul exemple, peu connu : « Je viens de lire votre beau livre sur la Phénoménologie de la perception. (...) Je ne puis que vous féliciter de votre travail bien que je ne sois pas d’accord avec votre interprétation de Husserl. Il me semble qu’elle a subi trop fortement l’influence de la Sixième Méditation qui est un texte de Fink, et non pas de Husserl. Ce texte, tout aussi bien que l’article de Fink dans les *Kantstudien*, est au fond une critique des bases mêmes de la pensée de Husserl, quoique l’auteur ait bien caché son opposition et que Husserl lui-même dans sa naïveté splendide ne l’ait pas bien remarqué – au moins en ce qui concerne l’article des *Kantstudien*. Il y a beaucoup de points de cette critique que je trouve absolument pertinents ; mais pour l’interprétation d[es] textes du maître les deux travaux de Fink ne peuvent être employés que très prudemment. Il me semble que ces écrits ne sont pas du tout aptes à servir d’introduction à la pensée de Husserl. Au point de vue de l’interprétation authentique de cette pensée, je suis convaincu que vous vous trompez sous plusieurs rapports. Vous savez que je [ne] suis nullement un orthodoxe, mais suis peut-être bien placé pour juger de l’exactitude de ce que l’on attribue à Husserl lui-même. » (Lettre de H. L. Van Breda à M. Merleau-Ponty, lundi 17 décembre 1945, in « Aux origines de la phénoménologie française. La correspondance entre Paris et Louvain autour des Archives-Husserl (1939-1946) », art. cit.).

certains passages ou formules des autres penseurs. Merleau-Ponty n'est pas non plus un traducteur. Il emprunte aux auteurs non français diverses expressions (notamment en allemand et en anglais) qu'il traduit rarement. Symétriquement, les termes français qu'il privilégie sont rarement des traductions – quand c'est le cas, il le dit explicitement. Nous sommes pourtant nombreux à avoir cru que tel ou tel concept majeur, chez Merleau-Ponty, était la traduction ou retranscription d'un terme emprunté à Husserl ou à Heidegger. En commençant ma thèse, je pensais ainsi spontanément que le fameux « empiètement » était la traduction d'un terme husserlien. Dans ce cas comme dans bien d'autres, j'ai peu à peu découvert que Merleau-Ponty ne procède pas ainsi. Il choisit un terme dans sa langue maternelle, en étant particulièrement attentif à ses résonances imaginaires, à son héritage culturel, notamment littéraire, puis aime en retrouver des analogues chez d'autres auteurs (philosophes ou non, français ou non).

Lorsque j'étais étudiant, j'ai assisté à une conférence de Marc Richir sur le concept de *chair* chez Merleau-Ponty, dans laquelle Richir disait systématiquement « *Leib* », comme s'il allait de soi que « chair » (chez Merleau-Ponty) et « *Leib* » (chez Husserl) étaient parfaitement équivalents. Un tel présupposé me semblait mériter d'être interrogé, j'en ai fait part à Richir, qui m'a vivement encouragé à étudier cette question. J'ai alors découvert que Merleau-Ponty n'emploie pas ces deux termes indifféremment, traduit rarement « *Leib* », et jamais par « chair »⁶³. Ce n'est pas un point de détail. Et cela n'enlève rien, bien entendu, à la pertinence d'une confrontation rétrospective entre les deux concepts. Pour Merleau-Ponty, la chair n'avait jusque-là « de nom dans aucune philosophie »⁶⁴ ; c'est pour lui une « notion dernière », « pensable par elle-même »⁶⁵, que la philosophie ne serait jamais parvenue à penser, comme si elle était nativement prisonnière d'une ignorance active qui renvoie toujours la chair à autre chose qu'elle-même. Merleau-Ponty n'a jamais considéré la chair comme un concept emprunté à autrui. Il ne l'entend ni à partir de Husserl seulement, ni dans un horizon purement husserlien⁶⁶. Son rapport à

⁶³ Symétriquement, sur plus de 500 occurrences de « chair » dans le corpus merleau-pontien, les cours sur Husserl ne comportent que trois mentions du terme, toutes employées dans l'expression « en chair et en os », traduction convenue de la *Leibhaftigkeit*.

⁶⁴ *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p. 193. « Il n'y a pas de nom en philosophie traditionnelle pour désigner cela. » (op. cit., p. 183).

⁶⁵ *Op. cit.*, p. 185.

⁶⁶ Pour une analyse détaillée des rapports entre « *Leib* » et « chair » chez Merleau-Ponty, cf. mon ouvrage *Du lien des êtres aux éléments de l'être. Merleau-Ponty au tournant des années 1945-1951*, Paris, Vrin, 2004, pp. 148-158.

Husserl est ici doublé et même encadré par son dialogue avec Descartes et avec Sartre, et par une réflexion ininterrompue sur le corps nourrie d'apports non phénoménologiques – divers courants psychologiques, neurologie moderne, sans oublier la culture littéraire de Merleau-Ponty qui marque elle aussi fortement sa conception de la chair.

Au fil des cinq livres que j'ai consacrés à Merleau-Ponty, j'ai procédé à une enquête analogue sur bien d'autres notions ou figures (l'intentionnalité, la donation en chair, la foi perceptive, l'empiétement, l'accouplement, le touchant-touché...), pour examiner la consistance de ce qui est emprunté à Husserl. À chaque fois, il est frappant de voir combien le rapport à Husserl est compliqué voire précédé par d'autres sources, et combien surtout la conceptualisation de Merleau-Ponty est personnelle, et originale. Au total, il s'avère impossible de résumer l'évaluation de ce rapport en quelques mots, d'autant plus qu'il est marqué par une ambivalence qui grandit au fil du temps. Merleau-Ponty laisse régulièrement entendre qu'il préfère Husserl à Heidegger ou à Scheler, notamment pour des raisons de rigueur intellectuelle. Ce qui ne l'empêche pas de se montrer critique, et de façon de plus en plus sévère dans les derniers manuscrits, jusqu'à l'évocation d'un rejet massif, mais dans des excès où se cachent, encore et toujours, les ombres d'autres philosophes – notamment celle de Gurwitsch.

4) En ce qui concerne les archives de Merleau-Ponty déposées à la BnF, comment avez-vous eu accès à ce matériel ? Comment a été prise la décision de le publier ? Quelle est la pertinence de ces textes pour la compréhension de la pensée de Merleau-Ponty dans son ensemble ?

Ce sont trois questions bien différentes les unes des autres : je me permets donc de les séparer.

a) Comment ai-je eu accès à ce matériel ?

J'ai découvert Merleau-Ponty assez tardivement dans mes études, en préparant l'agrégation de philosophie, avant un premier travail de recherche (mon mémoire de DEA, autrement dit ce que l'on appelle aujourd'hui un Master 2) consacré à *Visible et l'invisible*, sous la direction de Claude Imbert – laquelle, je ne l'ai découvert que bien plus tard, a contribué au rayonnement de Merleau-Ponty au Brésil. Vouloir commencer une thèse sur Merleau-Ponty en 1994, j'ai aussitôt rencontré un autre philosophe qui lui aussi contribuera largement à ce même rayonnement : Renaud Barbaras. Celui-ci m'a informé de l'existence du fonds inédit déposé en 1992

à la BnF, et m'a clairement signifié qu'une thèse sur Merleau-Ponty devait désormais prendre en compte ce fonds. C'est donc grâce à lui et avec son soutien que j'ai eu accès aux inédits. S'en sont suivies la découverte de ce vaste ensemble composé d'environ 4000 feuillets, puis deux années en partie consacrées à un long et patient travail de transcription. J'ai aussi bientôt eu accès à d'autres manuscrits gardés au domicile de Merleau-Ponty, ainsi qu'à la bibliothèque du philosophe, et ai pu travailler dans son bureau.

b) Comment a été prise la décision de publier certains inédits ?

Cette décision a d'abord été prise par Claude Lefort, dans les années qui ont immédiatement suivi la mort de Merleau-Ponty. Avec des publications majeures comme *Le visible et l'invisible* (1964) et *La prose du monde* (1969)⁶⁷. Lefort a ainsi entamé un travail capital, et pertinent. Capital, car il suffit de lire *Le visible et l'invisible* pour réaliser qu'il s'agit là d'un document philosophique de grande valeur. Pertinent, puisque Merleau-Ponty est mort prématurément, à l'âge de 53 ans, ce qui a brutalement interrompu chez lui une phase intellectuelle particulièrement féconde, notamment la préparation de ce qui devait être son ouvrage philosophique majeur, et dont *Le visible et l'invisible* ne dévoile qu'une partie.

Mais justement, une partie seulement : ce point est décisif. Or, non seulement Lefort ne l'a pas suffisamment souligné, mais il a laissé entendre que le reste – les inédits non publiés –, dont il n'évoquait pas le contenu, était sans grande importance. De 1964 à 1992, personne n'avait connaissance des milliers de pages laissées de côté par Lefort. Une fois publié, *Le visible et l'invisible* a été lu comme un ouvrage à part entière, au statut équivalent aux autres grands livres de Merleau-Ponty, en négligeant son statut d'édition posthume⁶⁸. Plus grave encore, en ignorant que ce n'était là qu'un ensemble partiel, plutôt introductif, publié comme tel pour des raisons certes scientifiques mais aussi éditoriales – car ces pages étaient suffisamment bien rédigées, contrairement au reste du vaste chantier dont elles étaient extraites. Cette ignorance a induit une grave illusion d'optique. Nous étions privés du projet d'ensemble dans lequel ces pages s'inséraient, ouvrage dont le titre était encore

⁶⁷ Un travail que Lefort a d'ailleurs continué (Philosophie et non-philosophie depuis Hegel, cours au Collège de France de 1961, dans *Textures*, n° 8-9, 1974, pp. 83-129, et n° 10-11, 1975, pp. 145-173), puis soutenu – cf. les éditions, en 1996, de *Notes de cours 1959-1961* et, en 2003, de *L'institution. La passivité. Notes de cours au Collège de France (1954-1955)*.

⁶⁸ Quiconque prend la peine de consulter le manuscrit du *Visible et l'invisible* réalise d'ailleurs à quel point il s'agit d'un document complexe, raturé, encore en gésine, dont la lecture donne une tout autre impression que l'aspect propre et fini livré par l'édition de Lefort.

hésitant – une hésitation, surtout, entre *Le visible et l'invisible* et *Être et Monde*. Cette situation éditoriale tronquée a largement contribué à l'idée d'une rupture entre les premiers et les derniers écrits.

Il fallait donc continuer le travail entamé par Claude Lefort. En l'étendant d'ailleurs au-delà des inédits, car nombre d'articles ou interventions de Merleau-Ponty étaient peu accessibles et tombés dans l'oubli, ce qui là aussi nous handicapait pour percevoir la continuité de sa pensée. Il faut saluer le travail important effectué par Jacques Prunair⁶⁹, plus récemment par Jérôme Melançon⁷⁰ et Michel Dalissier⁷¹. Et ce n'est pas terminé : tout n'est pas publié, il s'en faut, les inédits ne sont pas tous à la BnF, et on peut encore s'attendre à quelques surprises. Mais il ne s'agit pas pour autant de tout publier. Ce n'est d'ailleurs guère possible : ces documents ne sont pas toujours recevables aux yeux d'un éditeur. Certains sont trop éloignés des critères de rédaction requis pour trouver un public minimum sans lequel aucune édition n'est financièrement rentable. Ce qui n'enlève rien à leur importance pour les chercheurs. D'autres sont des brouillons d'éditions connues – *Les aventures de la dialectique*, *L'Œil et l'Esprit*, la fameuse préface de *Signes*, etc. Là encore, ils sont intéressants pour les chercheurs, en raison des variantes de rédaction, des passages biffés, etc., mais ne peuvent retenir l'attention des éditeurs.

De mon côté, mes cinq volumes publiés chez Vrin citent de très nombreux passages, parfois longs, d'inédits forts divers. J'ai par ailleurs tenu à publier les pages d'introduction du manuscrit capital *La Nature ou le monde du silence*⁷² rédigé fin 1957 et plus tard déplacé dans le projet *Être et Monde*. C'est le premier texte frontalement *ontologique* de Merleau-Ponty. Non qu'il n'ait jamais évoqué jusque-là la portée ontologique de sa pensée, qu'il n'ait jamais parlé de l'être : Merleau-Ponty le fait déjà, discrètement, depuis longtemps⁷³. Mais il ressent désormais le besoin de proposer comme telle une ontologie et de la placer au fondement. Dans le souci de débattre avec Descartes, de s'opposer à Sartre, et de répondre aux objections de ceux

⁶⁹ Cf. sa réédition chez Verdier en 1996 du *Primat de la perception et ses conséquences philosophiques* (1946), précédé du *Projet de travail sur la nature de la Perception* (1933) et de *La Nature de la Perception* (1934), sa publication chez le même éditeur, en 1997 et 2000, des deux recueils *Parcours 1935-1951* et *Parcours deux 1951-1961*, et toujours chez Verdier, en 2001, sa réédition de *Psychologie et pédagogie de l'enfant. Cours de Sorbonne 1949-1952*.

⁷⁰ *Entretiens avec Georges Charbonnier et autres dialogues, 1946-1959*, Lagrasse, Verdier, 2016.

⁷¹ *Conférences en Europe et premiers cours à Lyon. Inédits I (1946-1947). Conférences en Amérique, notes de cours et autres textes. Inédits II (1947-1949)*, Sesto San Giovanni, Éditions Mimesis, 2022.

⁷² Dans *Maurice Merleau-Ponty*, Paris, Hermann, 2008, pp. 44-53.

⁷³ Cf. *Du lien des êtres aux éléments de l'être, op. cit.*, section B.

qu'il nomme « les heideggériens ». Ce texte lumineux permet de mieux comprendre l'ontologie de Merleau-Ponty, qui n'est pas une « ontologie de la chair ». J'ai aussi tenu à publier, en collaboration avec divers collègues et amis, les notes de préparation des premiers cours au Collège de France⁷⁴. Il s'agit là d'une période charnière, et de documents essentiels – à commencer par *Le monde sensible et le monde de l'expression* – qui font transition entre la phénoménologie de la perception des débuts et l'ontologie tardive.

c) *Quelle est la pertinence de ces textes pour la compréhension de la pensée de Merleau-Ponty ?*

J'ai déjà commencé à justifier cette pertinence. Bien d'autres raisons s'ajoutent à celles que je viens de donner. Et ma réponse est au fond à la taille même des cinq livres que j'ai consacrés à Merleau-Ponty. Il m'est donc impossible d'être ici exhaustif, et je ne retiendrai que quelques traits généraux. Tout en précisant d'emblée une chose capitale : je ne pense pas que l'on puisse isoler la pertinence des inédits de celle des autres sources. Dans une démarche scientifique, l'ensemble de celles-ci doit être convoqué, à commencer bien sûr par l'œuvre publiée par l'auteur lui-même : les documents publiés à titre posthume, les inédits non publiés, les textes publiés du vivant de l'auteur mais peu connus ou oubliés, ou encore ses interventions radiophoniques (nombreuses, dans le cas de Merleau-Ponty), sans oublier les volumes de sa bibliothèque (les marques de lecture, annotations en marge, et parfois feuillets de notes laissés dans l'ouvrage). Ces sources ne sont pertinentes que si l'on en a une connaissance suffisamment large, pour pouvoir les relier entre elles tout en respectant le statut de chacune. Et tout en gardant le cap suivant : éclairer l'œuvre publiée par l'auteur. C'est l'exigence que l'on doit se fixer. Elle implique beaucoup de travail, de temps, d'attention et de mémoire, et force est de constater qu'elle est rarement respectée.

Devant la situation éditoriale tronquée que j'ai évoquée, la pertinence de prendre en compte les inédits et autres sources est d'abord de rétablir la *continuité* du travail de Merleau-Ponty. D'autant plus que, mort prématurément, le philosophe n'a pas bénéficié de cette période tardive qui permet souvent aux auteurs de relire leur œuvre, leur parcours, et d'en proposer une vision unifiée. Certains interprètes de Merleau-Ponty, n'ayant pas connaissance du fonds inédit laissé de côté par Lefort,

⁷⁴ Avec Stefan Kristensen, *Le monde sensible et le monde de l'expression* (1953), Genève, MétisPresses, 2011 ; avec Benedetta Zaccarello, *Recherches sur l'usage littéraire du langage* (1953), Genève, MétisPresses, 2013 ; avec Lovisa Andén et Franck Robert, *Le problème de la parole* (1954), Genève, MétisPresses, 2020.

n'ayant pas accès ou n'ayant pas suffisamment travaillé nombre de textes, communications et témoignages personnels de Merleau-Ponty entre la *Phénoménologie de la perception* et *Le visible et l'invisible*, ont soutenu la thèse d'une rupture entre les premiers et les derniers écrits.

L'étude des sources nous engage aussi à *élargir* notre lecture à la taille même de l'horizon intellectuel qui était celui de Merleau-Ponty, de sa culture, des débats dans lesquels il était engagé. Elle contribue à briser l'enfermement induit par la situation du philosophe parmi ses contemporains. Merleau-Ponty, en effet, se trouve pris malgré lui entre deux références monumentales : Husserl et Heidegger. À les avoir à l'esprit en le lisant, nous sommes encombrés par des associations spontanées qui tournent parfois au réflexe conditionné. Il n'est pas facile de lire pour lui-même un philosophe qui nous parle tant de la *chair* et de l'*être*, et qui est précédé de peu par Husserl et Heidegger. Cette situation exerce sur nous une pression inévitable, jusqu'à l'automatisme qui consiste à lire spontanément le *Leib* husserlien lorsque Merleau-Ponty écrit « chair », et le *Sein* sinon le *Seyn* heideggériens lorsque ses derniers écrits nous parlent de l'« être » (en l'écrivant souvent avec une majuscule), comme si ces synonymies allaient de soi. Ces associations suscitent d'ailleurs une certaine perplexité dès qu'il s'agit de les concilier : le classique flou artistique d'un « Merleau-Ponty entre Husserl et Heidegger » ou d'un « Merleau-Ponty par-delà Husserl et Heidegger », tout pédagogique ou sécurisant qu'il soit, reste insatisfaisant⁷⁵.

Merleau-Ponty n'a jamais conçu son projet intellectuel comme étant un dialogue avec Husserl, encore moins avec Heidegger. En revanche, son entreprise philosophique procède en partie d'une confrontation, pour le moins récurrente, avec Sartre et avec Descartes. Son rapport à Sartre semblait connu ; depuis l'accès aux inédits, on réalise qu'on connaissait peu l'étendue et la portée de son contenu philosophique, comme la radicalité de ses dimensions critiques⁷⁶. Quant au rapport à Descartes et aux cartésiens, la surprise est au moins aussi grande⁷⁷. Ce dialogue très ancien et récurrent revient en force durant les dernières années. De 1956 jusqu'en

⁷⁵ À ce sujet, cf. E. de Saint Aubert, « Merleau-Ponty face à Husserl et Heidegger : illusions et rééquilibrages », *Revue germanique internationale*, n° 13, « Phénoménologie allemande, phénoménologie française », sous la direction de Jean-Claude Monod, 2011, pp. 59-73, <http://journals.openedition.org/rgi/1122>.

⁷⁶ Cf. E. de Saint Aubert, *Du lien des êtres aux éléments de l'être*, op. cit., et *Être et chair II. L'épreuve perceptive de l'être : avancées ultimes de la phénoménologie de Merleau-Ponty*, Paris, Vrin, 2021.

⁷⁷ Cf. E. de Saint Aubert, *Le scénario cartésien. Recherches sur la formation et la cohérence de l'intention philosophique de Merleau-Ponty*, Paris, Vrin, 2005, et *Être et chair II*, op. cit.

1961, ce fut en effet le principal travail de recherche et de lecture de Merleau-Ponty. En témoigne l'imposant volume consacré à ce sujet (notes de lecture, notes de travail, préparation de cours) retrouvé sur sa table de travail le jour de sa mort.

Élargir notre horizon de lecture, c'est aussi prendre conscience de l'importance, pour Merleau-Ponty, du contexte français qui est le sien, contexte philosophique mais aussi social et politique – la philosophie politique de Merleau-Ponty ne se cantonne pas à certains textes qui lui sont spécifiquement consacrés, elle rayonne dans l'ensemble de son œuvre. L'importance, aussi, d'un contexte plus personnel, qui par exemple conduit Merleau-Ponty à lire et par endroits défendre l'originalité de la pensée de Beauvoir, pour la protéger de l'assimilation à celle de Sartre. L'importance, enfin, de ce que Merleau-Ponty appelait « la non-philosophie » – il souligne ce point suffisamment lui-même, notamment à l'encontre de Heidegger⁷⁸. Les inédits et autres sources nous permettent de réaliser la part considérable de travail consacrée, jusque dans les dernières années, à différents champs cliniques et scientifiques, notamment divers courants psychologiques – psychologie de la forme, psychologie du développement, méthodes projectives, et bien sûr psychanalyse. Au gré de ces élargissements, on découvre le poids accordé par Merleau-Ponty (que ce soit pour s'en s'inspirer et/ou pour s'opposer à eux) à des auteurs fort divers dont parfois on ne soupçonnait même pas la présence : Gaston Bachelard, Simone de Beauvoir, Maurice Blondel, Paul Claudel, Gabriel Marcel, Blaise Pascal, Jean Piaget, Max Scheler, Paul Schilder, Henri Wallon et bien d'autres.

Élargir... mais aussi *préciser*. Préciser le sens des concepts et figures majeurs de cette pensée. Il n'est pas rare de voir les non merleau-pontiens agacés par le langage ésotérique des amateurs de Merleau-Ponty, qui multiplient entre eux d'un air entendu les « chiasmes », « empiétements » et autres « réversibilités » ou « entrelacs » sans jamais définir ces figures. Il est vrai que les merleau-pontiens sont trop souvent des lecteurs séduits par une écriture métaphorique qu'ils imitent sans l'avoir véritablement analysée, ce qui laisse croire aux autres, à tort, que cette pensée est floue et indécise, ou encore plus littéraire que proprement philosophique. Merleau-Ponty lui-même, dans sa méfiance à l'égard de l'univocité et des systèmes explicatifs, se livre rarement à des définitions en bonne et due forme. Raison de plus pour mettre son écriture à l'épreuve d'une démarche scientifique, en enquêtant sur les sources, les lectures, les contextes, les variations et invariants d'écriture. Chaque concept et

⁷⁸ Cf. E. de Saint Aubert, *Vers une ontologie indirecte. Sources et enjeux critiques de l'appel à l'ontologie chez Merleau-Ponty*, Paris, Vrin, 2006, chap. I et II.

figure (l'empiétement, la promiscuité, le chiasme, l'ambiguïté, la réversibilité, la chair du monde, ou encore la topologie, les ultra-choses, etc.) s'en retrouve peu à peu épaissi d'une signification philosophique bien plus consistante et précise qu'on ne l'avait vu jusque-là ⁷⁹. On peut déplorer le manque de rigueur et de méthode qui a souvent accompagné la réception de Merleau-Ponty, en contraste avec le travail de grande qualité qui entoure d'autres philosophes. Il était temps que l'on s'intéresse à Merleau-Ponty avec une scientificité comparable à celle que l'on accorde depuis longtemps à Husserl, Kant, Descartes, Aristote, etc.

Élargir et préciser, c'est enfin, à la clef, éviter nombre de raccourcis habituels, d'annexions sauvages, écarter certains malentendus et contresens récurrents. En dehors du cliché déjà signalé d'un Merleau-Ponty devin des inédits de Husserl, a longtemps perduré celui d'un dernier Merleau-Ponty heideggérien, ou encore celui d'un promoteur du structuralisme, d'un précurseur des sciences cognitives, etc. Allez donc concilier ces représentations pour le moins diverses, pour ne pas dire incompatibles entre elles... Ce paysage un peu baroque de la réception de Merleau-Ponty a desservi sa pensée. Je ne retiendrai ici que deux contresens, liés entre eux, qui touchent aux deux concepts centraux de sa philosophie tardive : la chair et l'être.

On a pu laisser entendre que la *chair*, chez Merleau-Ponty, n'a plus grand chose à voir avec le *corps*. La chair serait un concept tardif, ontologique et singulièrement abstrait, lié à l'influence de Heidegger, et marquerait une rupture dans l'évolution du philosophe : la rupture avec l'anthropologie, et le dépassement conjoint d'un premier Merleau-Ponty (trop) psychologue. C'est là un contresens majeur. Le concept de chair, dans une acception personnelle et centrale, apparaît dès 1949 (*Conférences de Mexico*), est intronisé officiellement dès 1951 (*L'homme et l'adversité*), dans des contextes sans lien avec Heidegger. Sa genèse relève du débat de toujours de Merleau-Ponty avec Descartes ⁸⁰, mais aussi et plus spécifiquement d'une analyse critique de la fin de *L'Être et le Néant* de Sartre ⁸¹. Ici comme dans l'ensemble de ses écrits, Merleau-Ponty veut penser l'être humain, et choisit pour cela de revenir au corps et à la perception. Revenir au plus corporel de notre être et de notre ouverture au monde, en faisant le pari d'y trouver l'éveil et le déploiement des dimensions les plus subtiles de notre animation. L'être humain, comme il le souligne avec force un

⁷⁹ Depuis vingt ans, je constate régulièrement la surprise des non merleau-pontiens qui, lisant mes travaux, réalisent que Merleau-Ponty est plus substantiel et conséquent que ce qu'ils croyaient.

⁸⁰ Cf. *Le scénario cartésien*, *op. cit.*, notamment chap. I.

⁸¹ Cf. *Du lien des êtres aux éléments de l'être*, *op. cit.*, notamment section A, chap. III et IV.

an avant sa mort, est d'abord une « autre manière d'être corps »⁸². C'est cette manière singulière d'être corps, ce style, que la chair désigne avant tout. Si bien que l'ensemble de ce que Merleau-Ponty dit sur le corps, le corps phénoménal, le schéma corporel et l'intercorporéité, depuis ses premiers écrits jusqu'aux derniers, nourrit sa conception de la chair.

De bout en bout, y compris dans ses manuscrits tardifs les plus explicitement ontologiques, Merleau-Ponty est en dialogue avec les sciences humaines⁸³. Notamment avec la psychanalyse, la psychologie du développement, la psychologie de la forme, mais aussi la neurologie moderne. Ceci se reflète en particulier dans sa longue élaboration de la notion de *schéma corporel*. Notion majeure pour la conception merleau-pontienne du corps phénoménal, travaillée jusqu'à la mort du philosophe, dans une grande proximité avec la notion de « chair » (par endroits même, une synonymie) dans ses écrits les plus personnels et les plus tardifs. N'oublions pas que la dernière année de cours sur le concept de Nature (1960), où chair et schéma corporel sont omniprésents, fut consacrée au corps humain. Sans parler du volume inédit, au même moment, des *Notes sur le corps*, avant tout habité par le dialogue avec la psychanalyse et la question de l'inconscient⁸⁴.

Deuxième contresens : confondre la *chair* et l'*être*. Ce contresens est lié au précédent, dans la supposition que le dernier Merleau-Ponty serait fortement influencé par Heidegger. Ce qui est faux : cela a été suffisamment démontré. Déjà Sartre, Lefort, ou encore Richir nous mettaient fermement en garde à ce sujet. Merleau-Ponty s'est très tôt opposé, non pas tant à Heidegger d'ailleurs (qu'il avait encore très peu lu) qu'aux « heideggériens », notamment à Beaufret. Il tend à percevoir ce courant comme une forme de gnose, idolâtre d'origines grecques mythiques, une philosophie domaniale qui méprise l'expérience, à laquelle il oppose sa propre conception et pratique de la philosophie comme vivant dans une relation essentielle avec les champs non-philosophiques, avec les faits empiriques, avec l'expérience du corps. Les inédits révèlent que ce geste critique atteint son sommet au printemps 1958, en complicité avec l'une des rares lectures que Merleau-Ponty fit de Levinas. Après l'été 1958, durant lequel il se met enfin à lire plus sérieusement Heidegger,

⁸² *La Nature. Notes, cours du Collège de France*, Paris, Seuil, « Traces Écrites », 1995, p. 269.

⁸³ Ainsi la dernière séquence de travail d'*Être et Monde*, celle de 1960, est avant tout un long dialogue avec Jean Piaget, dans une moindre mesure avec Wolfgang Metzger. Heidegger en est quasi absent.

⁸⁴ Sur cette question du rapport entre chair et corps, et plus particulièrement entre chair et schéma corporel, cf. mon ouvrage *Être et chair I. Du corps au désir : l'habilitation ontologique de la chair*, Paris, Vrin, 2013, section A.

Merleau-Ponty modère en partie ses critiques. Il se laisse même imprégner par certaines métaphores, certains traits d'écriture, qu'il utilise par endroits pour exprimer sa propre pensée, déjà mûre et différente : ancrée dans une pensée du corps, une phénoménologie de la perception, et une philosophie dialectique. Ceci n'enlève rien à la pertinence d'une analogie entre les tentatives de Heidegger et de Merleau-Ponty, notamment dans la mise en valeur de l'importance capitale de l'ouverture de l'homme à l'être. Mais c'est, de l'un à l'autre, une autre conception de l'homme... et une autre conception de l'être⁸⁵. L'être, chez Merleau-Ponty, n'est pas tant la chair que ce à quoi notre chair s'ouvre. Notre chair, pour devenir chair et entrer en relation (avec d'autres chairs), a besoin de s'ouvrir à – et de se laisser ouvrir par – l'être. Contrairement à ce que l'on dit souvent, Merleau-Ponty ne fait pas une « ontologie de la chair » – expression commode mais maladroite, qu'il n'emploie jamais, et pour cause.

5) Avez-vous développé une méthode pour organiser, interpréter et publier les textes dits « inédits » de Merleau-Ponty ?

Face à des manuscrits inédits, les techniques et méthodes sont en effet importantes. La plupart sont classiques, universellement employées pour étudier des fonds d'archives. Mais il faut aussi s'adapter aux spécificités de l'auteur. Et au but que l'on s'est fixé – dans mon cas, une approche génétique, attentive au texte et à son contexte, à la chronologie de l'écriture de Merleau-Ponty, à la carte des influences, philosophiques comme non philosophiques, mais aussi des oppositions, qui l'ont soutenue.

Il faut d'abord apprivoiser le fonds inédit de façon à en avoir une vue d'ensemble. J'ai pu travailler sur les documents originaux, dans l'état d'organisation du fonds tel qu'il avait été remis en 1992 à la BnF. Autrement dit, avant le classement opéré par celle-ci, qui a introduit nombre d'erreurs et de confusions. Il faut ensuite commencer à transcrire. S'agissant de Merleau-Ponty, c'est ici que la plupart des chercheurs se découragent, tant son écriture est difficile à déchiffrer. J'ai la chance de faire partie des quelques rares personnes qui y parviennent sans trop de difficultés. Mais cela ne s'est pas fait en un jour ! Il m'a fallu un à deux mois de travail assidu – j'avais l'impression d'apprendre une langue étrangère – pour parvenir à une lecture suffisamment fluide, qui s'est ensuite améliorée avec le temps. Puis deux années

⁸⁵ Pour une analyse détaillée du rapport effectif de Merleau-Ponty à Heidegger, cf. *Vers une ontologie indirecte*, *op. cit.*, notamment chap. III.

essentiellement passées à la transcription, la datation ⁸⁶, et la recherche de ce que j'ai nommé, *supra*, les « autres sources ».

On commence toujours naturellement par transcrire ce qui nous intéresse, avant de réaliser peu à peu que ce n'est pas suffisant pour pouvoir interpréter. La restitution d'un « Merleau-Ponty se faisant » demandait une transcription la plus complète possible, puis exigeait de relier les inédits à l'œuvre éditée. C'est pourquoi j'ai numérisé l'intégralité des textes déjà publiés, avant d'insérer pas à pas dans cet ensemble, avec le plus de précision chronologique possible, chaque document inédit. Il en résulte un corpus électronique d'environ 10000 pages. À l'époque où j'ai fait cela (les années 90), c'était assez novateur. Et fastidieux : les outils de numérisation étaient encore très lents, la reconnaissance optique de caractères manquait de fiabilité et exigeait une correction manuelle. Mes compétences en informatique m'ont ensuite permis de concevoir et programmer, dans un nouveau langage adapté, des outils logiciels de *pattern matching* ⁸⁷. Ceux-ci ont constitué une aide précieuse pour la datation des inédits, l'identification des sources où Merleau-Ponty puise une terminologie souvent originale, ainsi que la reconstitution d'un historique de ses lectures ⁸⁸.

J'ai déjà eu l'occasion de souligner l'importance d'être attentif au statut d'un document. Prenons à nouveau l'exemple du *Visible et l'invisible* et des notes de travail publiées à sa suite. Il s'agit bien d'inédits publiés à titre posthume. Or, lorsque l'on parle des « inédits » de Merleau-Ponty, on entend généralement le fonds déposé à la BnF en 1992, et les publications qui s'en sont suivies. Celles-ci ont pourtant le même statut que *Le visible et l'invisible* ou *La prose du monde*. Nous tombons facilement dans une erreur d'optique, faute de mémoire ou de sens de l'histoire éditoriale. Respecter le statut d'une source ou d'un texte, c'est aussi réaliser, par exemple, que les fameuses « notes de travail » de Merleau-Ponty (extraites par Lefort d'un ensemble plus vaste) n'ont pas été écrites pour nous, mais pour lui-même. La plupart du temps non relues

⁸⁶ La question de la datation est importante. Elle nécessite d'avoir une bonne connaissance de l'œuvre de Merleau-Ponty et des événements de sa vie intellectuelle. Mais aussi d'être attentif à l'évolution de son écriture manuscrite, aux caractéristiques du papier, de l'encre, etc. Elle passe aussi par une reconstitution de ses lectures, et par une étude lexicologique pour laquelle les outils informatiques sont une aide précieuse.

⁸⁷ Recherche de motifs lexicologiques complexes utilisant ce que les informaticiens nomment des « expressions régulières », occurrences ou co-occurrences avec contexte paramétrable, création automatique d'index sur l'ensemble du corpus, navigation instantanée, etc.

⁸⁸ Il ne faut pas pour autant surdéterminer ces moyens techniques, et céder aux sirènes des « nouvelles technologies » où les bases de données pensent à notre place. Mal maîtrisés, ces outils entravent le travail de réflexion philosophique. Leur principale nouveauté est le gain de temps, la précision et l'exhaustivité qu'ils apportent à un travail de recherche universitaire qui, en tant que tel, continue à user de méthodes classiques.

par l'auteur, ces notes relèvent d'une écriture spontanée, dans des circonstances qui nous échappent, et doivent donc être interprétées avec une grande prudence.

Il ne convient pas de lire des inédits comme une langue initiatique, où un passage isolé, tel un aphorisme, porterait à lui seul la clef de la pensée de l'auteur. Les notes et autres écrits à vocation strictement personnelle (non rédigés en vue d'une publication) sont encodés par des habitudes de travail et d'écriture (des tournures elliptiques, par exemple) qui sont à identifier comme telles. Les pensées qu'ils portent ne viennent pas de nulle part, mais offrent des tentatives d'expression, par essais et variations : il faut prendre les moyens d'en rétablir la filiation, en repérant les tentatives analogues, les lectures du moment, de façon à isoler, justement, quelques *invariants*. Ceux-ci supposent l'existence de plusieurs textes convergents, et leur restitution implique un nombre minimum de citations pour étayer la démonstration (surtout lorsqu'il s'agit de textes inédits, inconnus du lecteur). L'allure inchoative que Merleau-Ponty prête à la phénoménologie ne doit pas masquer une autre dimension, tout aussi phénoménologique : la sédimentation, qui donne souvent au commencement d'être un recommencement. Ce double jeu d'anticipations et de reprises est inhérent à tout corpus d'inédits, mais il est particulièrement marqué chez Merleau-Ponty : perpétuel commençant, il est aussi perpétuel répétant, dans une circularité d'expression parfois épuisante. D'où une démarche archéologique lourde mais nécessaire, que j'ai essayé de rendre la moins touffue possible pour le lecteur.

Votre question porte enfin sur les exigences méthodologiques liées à la *publication* des inédits. J'ai déjà abordé ce point en répondant à la question précédente. La charge de travail impliquée par l'édition scientifique de tel ou tel manuscrit est bien plus importante que celle nécessaire à une transcription vouée aux besoins d'une recherche personnelle. Les manuscrits comportent des ratures, des passages soulignés, des annotations en marge faites lors d'une relecture, etc. Autant de particularités qui compliquent la tâche du responsable de l'édition. Pour certains, l'idéal serait ce que l'on nomme, techniquement, une « édition diplomatique ». Mais les éditeurs s'y refusent, à juste titre : c'est à la fois trop compliqué pour eux à mettre en page (donc trop cher), et pas suffisamment lisible pour le public. Certaines éditions prennent le parti inverse, qui masque les ratures et corrections, les insertions faites après coup, et autres multiples traces du travail d'écriture – ce qui implique des choix, parfois arbitraires, et retire au lecteur une part de sa propre marge d'interprétation. Il me paraît souhaitable de trouver un compromis. Travailler en collaboration avec d'autres chercheurs peut y aider. C'est ce que j'ai fait pour la publication des notes de préparation de trois cours au Collège de France. Vrin ayant refusé ces

éditions en raison de leur complexité, nous nous sommes tournés vers une jeune maison d'édition suisse, MêtisPresses, capable de comprendre et assumer les exigences propres à l'édition de manuscrits. Dirigé par Franco Paracchini, phénoménologue ayant travaillé sur Merleau-Ponty, MêtisPresses offre l'avantage d'être sensible à l'intérêt et aux spécificités de cet auteur, mais aussi de bénéficier des compétences de Marc Logoz dans la réalisation d'une mise en page de grande qualité. Il nous a ainsi été possible de leur confier une transcription précise, qui reste au plus proche des singularités du manuscrit, et d'avoir la garantie d'une édition fidèle à ce travail tout en offrant au lecteur une lisibilité confortable.

6) Comment peut-on penser l'intersubjectivité entre Merleau-Ponty écrivain et Merleau-Ponty lecteur, compte tenu des dialogues qu'il entretenait avec d'autres œuvres ? Les archives permettent-elles une évaluation à ce sujet ?

Merleau-Ponty est en effet en dialogue perpétuel avec d'autres auteurs. Et l'œuvre publiée de son vivant ne permettait pas d'en prendre la mesure. Les archives révèlent qu'au fil du temps, y compris au gré des versions successives d'un même manuscrit, Merleau-Ponty efface les références de ses emprunts. Ce procédé obéit moins à une volonté de dissimulation qu'à un processus naturel d'assimilation. Il relève aussi de la dimension introvertie (renforcée dans les dernières années) d'une écriture en dialogue avec elle-même, qui exige du lecteur une connaissance parfaite du paysage intérieur de l'auteur. Merleau-Ponty a également tendance à brouiller les horizons critiques de sa pensée. Là encore, les inédits sont précieux, sinon irremplaçables. Ils permettent de comprendre à quel point le philosophe est en dialogue avec quelques adversaires devenus fantomatiques (Brunschvicg, Sartre, Hyppolite, Beaufret, Alquié, Lachièze-Rey, Ruyer, Gurwitsch, etc.). Leur identité est souvent insoupçonnée du fait de leur masquage, dans les textes publiés du vivant de l'auteur, par une appellation généralisée (intellectualisme, idéalisme, empirisme...). Lorsque sa perspective est moins critique que positive, le rapport de Merleau-Ponty aux auteurs n'est pas plus transparent. Car il est souvent compliqué par une projection de sa propre démarche : le penseur en question (Scheler, Machiavel, Freud, Wallon, Klein, Husserl, Bergson...) est habillé de Merleau-Ponty, avec le noble alibi de poursuivre ses intuitions au-delà de lui-même, ce qui passe souvent par une lecture tronquée et par de libres déformations, transpositions ou généralisations – comme dans un texte symptomatique parmi tant d'autres, au titre généreusement encodé, *Le philosophe et son ombre*.

L'étude des archives conduit donc à un singulier rééquilibrage mais aussi élargissement de la vision que nous avons de son rapport aux auteurs. J'ai déjà eu l'occasion d'en évoquer le contenu (*supra*, questions 3 et 4), que je reprends et complète ici d'une façon sommaire. Un rapport critique fondateur à l'idéalisme français, cartésien et kantien, dont on ne mesurait pas l'importance ; une confrontation avec Sartre essentielle aux conceptions merleau-pontiennes de la chair et du désir ; un rapport ambivalent à Husserl brouillé par d'autres auteurs ; un rapport critique à Heidegger qui s'adresse en réalité longtemps à sa réception française. Ou encore une caricature récurrente de Leibniz où se cachent Pascal, Voltaire, Beauvoir, le rejet d'une certaine théologie ainsi qu'une critique de Ruyer. Mais aussi nombre d'auteurs dont on minorait ou ignorait l'influence, alors qu'ils marquent certaines conceptions centrales de la philosophie de Merleau-Ponty. Sans oublier, encore une fois, l'importance de sa fréquentation assidue de divers champs non philosophiques – notamment les sciences humaines et la littérature. Proust, Claudel, Valéry, Stendhal, Claude Simon, Breton... mais aussi certains romans de Beauvoir. Lectures dans lesquelles Merleau-Ponty puise une partie de sa conception du corps, du temps, de la chair et du désir, jusqu'aux figures majeures de l'empiètement, du chiasme et de la chair du monde. On ignorait l'ampleur de sa confrontation avec Piaget, qui dépasse de loin la période des cours en Sorbonne, puisqu'elle est également très précoce et très tardive, en vient à informer directement les conceptions merleau-pontiennes de la topologie, de la réversibilité, et occupe la première place dans la dernière période de travail d'*Être et Monde* (1960). Mais aussi sa lecture surdéterminée des « ultra-choses » de Wallon, concept original dont la reprise s'avère essentielle à son ontologie et à sa conception ultime de la phénoménalité. Ou encore sa fréquentation presque ininterrompue de la psychologie de la forme, qui elle aussi joue un rôle capital dans sa dernière philosophie, à commencer dans sa conception de l'être.

On pourrait ainsi continuer longtemps, et je me permets de renvoyer à mes cinq ouvrages où le lecteur trouvera des développements consacrés à chacun de ces points comme à bien d'autres. Je ne rajouterai ici que quelques faits qui parlent d'eux-mêmes. Parmi plus de 4000 feuillets constituant les inédits déposés à la BnF, on ne trouve que 4 feuillets de notes de lecture de Husserl (datant de 1960), et 25 concernant Heidegger (notes probablement prises début 1961, soit quelques mois à peine avant la mort de l'auteur). Pourtant Merleau-Ponty avait l'habitude de constituer de telles notes, parfois généreuses : 120 pages pour un seul livre du gestaltiste Rudolf Arnheim, plusieurs dizaines ici pour un ouvrage de Piaget, ailleurs pour une lecture de Wolfgang Metzger – à ne prendre que quelques lectures volontairement choisies

en pleine période dite « ontologique », c'est-à-dire dans les années 1957-1961. Le soir du 3 mai 1961, Merleau-Ponty disparaissait en laissant son bureau couvert par les chantiers en cours : l'étude de Descartes et de ses interprètes prend pour ainsi dire toute la place, le seul volume des notes de lecture prises sur et autour de Descartes constituant près de 150 pages.

Les inédits révèlent ainsi le poids du contexte intellectuel effectif de Merleau-Ponty. Un environnement qu'il est trop facile d'évacuer à peu de frais comme (désormais) philosophiquement non sérieux (existentialisme sartrien, existentialisme chrétien, marxisme...) ou encore comme non philosophique (*Gestalttheorie*, psychologie de l'enfant, psychanalyse, neurologie, sciences de la nature...). Merleau-Ponty n'est pas un esprit d'école mais un homme marqué par les débats de son temps, et attentif à tous les champs de pensée. D'où la nécessité d'un travail en partie historique, avec le souci d'envisager cet auteur à partir de sa propre culture (et non de la nôtre) : explorer sa bibliothèque, identifier ses lectures, s'aider de ses manuscrits de travail pour évaluer l'importance de chacune, sans nous laisser enfermer par principe dans les hiérarchies rétrospectives entre auteurs majeurs et mineurs, entre philosophes et non philosophes. Cet effort revient au fond à restituer la liberté de Merleau-Ponty, quitte à le faire contre nous-mêmes, mais aussi contre lui-même : contre les complications de la retenue de certains textes (trop) rédigés. Il ne faut pas avoir peur de « l'imposture professionnelle du philosophe » évoquée par *Le philosophe et son ombre*⁸⁹, où se cache un Merleau-Ponty subversif, parfois malhonnête et expéditif – non vis-à-vis de ses propres concepts mais à l'égard des autres penseurs –, où se tient un philosophe – bien avant d'être exégète ou professeur de philosophie. Merleau-Ponty suit une problématique personnelle, et chemine en éprouvant le besoin de marquer sa propre voie par des balises qui sont peut-être autant de caricatures. L'intérêt de celles-ci rejoint celui des *figures*, celui d'une expression universelle perçue dans une chair (et son style) par une chair (et son propre style), dans un visage de penseur par un autre penseur. C'est ce que j'ai nommé dans mes livres les « scénarios » de Merleau-Ponty, qui rappellent les mythes ou « complexes » multipliés par Bachelard, et où se loge une dimension onirique. Lire et interpréter Merleau-Ponty passe inévitablement par ce que celui-ci s'est donné à penser et nous a donné à penser dans son débat intérieur avec ces fantômes.

⁸⁹ *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 227.

7) Comment évaluez-vous l'impact de la publication de ce matériel sur la réception de la philosophie de Merleau-Ponty, et dans quelle mesure ces écrits ouvrent-ils de nouveaux horizons de réflexion pour la phénoménologie contemporaine ?

Là encore, prenons ces deux questions l'une après l'autre.

a) Comment évaluer l'impact de la publication de ce matériel sur la réception de la philosophie de Merleau-Ponty ?

Il est difficile de répondre à cette question, tant la réception d'un auteur est une affaire complexe, dans le temps humain comme dans l'espace culturel. Et il est encore un peu tôt pour évaluer cet impact. Après les publications en français, il faut attendre les traductions – certaines sont très récentes, d'autres en cours ou en projet. L'impact est bien sûr visible et immédiat sur les études doctorales : beaucoup de thèses sur Merleau-Ponty prennent en compte ces publications. Mais la réception de Merleau-Ponty est internationale, et les traditions et habitudes du rapport au texte sont loin d'être les mêmes d'un pays à l'autre. Un doctorant italien ou japonais, par exemple, ira spontanément vers ces publications, et même s'intéressera directement aux inédits en venant à la BnF, tandis qu'un doctorant nord-américain n'en percevra pas forcément le besoin. Il en va de même, plus largement, pour les chercheurs au-delà du doctorat. Et la réception d'un auteur ne s'arrête pas à la petite communauté des spécialistes. Celle de Merleau-Ponty est remarquablement plurielle, et concerne divers champs de pensée, où le rapport au texte est encore moins exégétique.

Dans la sphère académique, après le dépôt à la BnF fait par Suzanne Merleau-Ponty en 1992, des doctorants venus de divers continents se sont longuement penchés sur ces textes à l'écriture manuscrite pourtant difficile à déchiffrer, et ont tous été saisis par leur importance. Ce qui a permis l'émergence d'un réseau international fécond de jeunes chercheurs. J'ai notamment été impressionné par la qualité de l'investissement immédiat des chercheurs japonais – historiquement, le Japon est avec l'Italie et les USA l'un des principaux pays qui ont très tôt reconnu l'importance de Merleau-Ponty et ont travaillé sa pensée, quand cet auteur n'était pas encore véritablement étudié en France. Cette génération de chercheurs et celles qui s'en sont suivies font progressivement accéder l'étude de Merleau-Ponty à un niveau de scientificité équivalent à celui dont bénéficient les autres grandes figures de la philosophie.

Ce chemin est long, et il y a encore beaucoup à faire. L'univers académique ne manque pas de paradoxes sinon de contradictions : milieu de recherche libre, désireux de découvertes, c'est aussi un monde institutionnel lourd, avec ses puissants, ses ambitieux et ses jaloux, ses petits réseaux d'influence, ses pressions, crispations

et rigidités. Nous en faisons tous l'expérience... Les inflexions importantes apportées par les archives dans notre compréhension de Merleau-Ponty ne pouvaient pas ne pas susciter des résistances. D'autant plus dans la situation singulière laissée par près de 30 années séparant la parution d'un inédit comme *Le visible et l'invisible*, publication majeure mais difficile et décontextualisée, et l'accès des chercheurs au fonds déposé à la BnF : une longue période durant laquelle se sont forgés puis durablement installés nombre de malentendus et contresens. Il n'est pas facile pour des universitaires en place, connus pour leurs travaux, de prendre conscience qu'ils se sont en partie trompés, encore moins de l'avouer. Et leur influence est forte – sur leurs étudiants, sur leurs collègues à l'étranger. Mais il faut aussi saluer le soutien et l'encouragement reçus de certains de nos aînés, et pas des moindres, suffisamment mûrs, intérieurement libres et intellectuellement honnêtes pour favoriser la liberté des jeunes chercheurs, reconnaître et promouvoir leurs découvertes. Y compris lorsque celles-ci déstabilisent leurs propres représentations. En somme, il faut être patient – le temps et la vérité font inexorablement leur office. Et rester confiant dans nos systèmes académiques qui, malgré leurs défauts et leur inertie, sont les mieux à même de soutenir une démarche scientifique qui permet à nos connaissances de progresser avec rigueur.

b) Dans quelle mesure ces écrits ouvrent-ils de nouveaux horizons de réflexion pour la phénoménologie contemporaine ?

En contraste avec la première réception souvent trop abstraite (et en partie heideggerienne) du *Visible et l'invisible*, nous sommes conduits à revenir aux fondamentaux de la philosophie de Merleau-Ponty, à mieux saisir son intention et son unité. Au croisement de l'existentialisme, de la phénoménologie et des sciences humaines, cette pensée aborde des questions classiques tout en assumant la déstabilisation issue de la modernité, et tente d'échapper conjointement aux impasses de l'idéalisme et du réalisme. C'est bien ainsi qu'elle continue et continuera à nous parler et nous inspirer, et c'est dans ce cadre que se joue la fécondité actuelle et à venir des archives.

Une fécondité *anthropologique*, d'abord. Merleau-Ponty veut penser à nouveaux frais l'union de l'âme et du corps, tout en prenant au sérieux l'identité radicalement relationnelle de l'être humain. Cette philosophie de la chair se penche sur les dimensions essentielles qui nous animent, dans une analyse remarquablement fine de la façon dont notre corps s'ouvre au monde et à autrui. Merleau-Ponty caractérise l'être humain au sein même de son animalité, comme étant avant tout une manière

singulière d'être corps et de percevoir⁹⁰. L'ensemble de son œuvre tisse une philosophie du corps humain, notamment dans une conception personnelle du schéma corporel et de l'image du corps – notions toujours actuelles en neurologie et psychologie⁹¹. Mais aussi une phénoménologie de la vie perceptive, qui au fil du temps souligne de plus en plus l'articulation de la perception avec la motricité, le désir et l'intelligence. Sa conception de la chair est résolument novatrice, et Merleau-Ponty l'assoie d'ailleurs sur une critique d'ensemble de la philosophie passée. Elle présente une description phénoménologique remarquable de l'intrication entre passivité et activité au cœur de nos attitudes les plus proprement humaines. Mais aussi des liens étroits et vitaux que nous tissons entre imaginaire et réel, ou encore de l'étonnante capacité de notre intelligence, depuis la perception jusqu'au langage, à tenir ensemble la diversité dans l'analogie et la dialectique. Sans oublier une nouvelle conception, phénoménologique et existentielle, de l'inconscient, qui ne manque pas de déstabiliser les sciences cognitives, la psychanalyse, et la philosophie elle-même. Sur ces différents points, les inédits sont particulièrement éclairants⁹².

Mais à l'instar de l'être humain, cette anthropologie ne se suffit pas à elle-même, ne s'achève pas sur elle-même. Merleau-Ponty a toujours reproché à l'idéalisme son incapacité à penser notre lien avec ce qui est *autre* que nous. C'est ici que prend naissance la dimension *ontologique* de sa pensée, bien plus précoce qu'on ne le croyait⁹³. Une ontologie originale, en rupture avec nos métaphysiques traditionnelles, et dont nous sommes encore loin d'avoir saisi le sens et la fécondité. Lors de la première réception de la *Phénoménologie de la perception*, certains collègues et maîtres de Merleau-Ponty ont réduit cet ouvrage, hormis sa dernière partie, à des descriptions phénoménologiques voire à des « curiosités psychologiques » sans portée ontologique. Cette lecture a fortement heurté Merleau-Ponty, et il s'emploie à la contrer dès la fin des années quarante comme par la suite. Par exemple, lors de la leçon inaugurale de son premier cours au Collège de France, *Le monde sensible et le monde de l'expression*, où il souligne qu'il « ne fai[t] pas de différence entre ontologie et phénoménologie », et qu'il a toujours entendu la perception humaine comme

⁹⁰ « L'homme perçoit comme aucun animal ne le fait », « dans une perception humaine complètement explicitée, on trouverait toutes les originalités de la vie humaine » (*Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques*, Grenoble, Cynara, 1989, pp. 68 et 99).

⁹¹ Cf. *Être et chair I*, *op. cit.*, section A.

⁹² Cf. *Être et chair II*, *op. cit.*

⁹³ Cf. *Du lien des êtres aux éléments de l'être*, *op. cit.*, section B, et *Vers une ontologie indirecte*, *op. cit.*, chap. I.

étant « essentiellement un mode d'accès à l'être »⁹⁴. Mais sa conception de l'être, au moins autant que celle de la chair, est radicalement nouvelle. Et elle aussi passe par une critique d'ensemble de la philosophie passée. Notamment par une critique de ce que Merleau-Ponty nomme les « faux absolus » ou les « idoles », qui plombent justement nos métaphysiques de dimensions psychologiques dont sa « nouvelle ontologie » entend précisément nous libérer.

En un sens, pour Merleau-Ponty, il n'y a pas moins psychologisant que la perception humaine. Alors que les prétentions de la raison ou de la conscience classiques étaient de nous faire sortir de la psychologie « par le haut » – par l'entendement ou l'esprit –, l'une des intuitions fondatrices de Merleau-Ponty est qu'elles n'y parviennent pas, qu'elles nous enferment au contraire dans une subtile immanence psychologique, et qu'il nous faut comprendre comment nous pouvons en réalité en sortir « par le bas », à même la chair. À ceci près que « bas » et « haut » n'ont justement plus de sens dans cette philosophie de la chair. Merleau-Ponty met en avant deux modes charnels fondamentaux d'ouverture à ce qui est autre que nous, inaugurés dès la perception et étroitement liés à l'intelligence : la foi perceptive et le désir. Deux modes d'ouverture à l'inconnu et l'invisible, à la profondeur et l'horizon, à l'inachevé et l'inépuisable... À ce que Merleau-Ponty nomme « l'être », ainsi marqué par une indétermination en plein et en creux qui donne à son approche de l'être une négativité et une humilité auxquelles nos métaphysiques, toujours peu ou prou gnostiques, et typiquement masculines, sont restées dramatiquement étrangères.

Rien n'est plus opposé à l'ontologie de Merleau-Ponty que cette formule de Sartre contre laquelle *Le visible et l'invisible* est arcbouté : la « plénitude absolue et entière positivité » de l'être, que « la négation ne saurait atteindre »⁹⁵. Ce faisant, son ontologie s'écarte radicalement des transpositions théologiques qui habitent la pensée de Sartre, et qui encombraient si souvent nos vieilles métaphysiques. Celles d'une « théologie explicative » qui décrit un être achevé et immuable, impassible et invulnérable, purifié de tout non-être, tellement absolu et séparé, tellement autre que notre chair que la relation est impossible, que nous ne pouvons ni l'éprouver ni le mettre à l'épreuve⁹⁶. Un être de surplomb qui s'impose, important sans portance.

⁹⁴ *Le monde sensible et le monde de l'expression*, op. cit., p. 46. Cf. aussi *Vers une ontologie indirecte*, op. cit., chap. I.

⁹⁵ *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 50.

⁹⁶ Cf. E. de Saint Aubert, « "L'Incarnation change tout". Merleau-Ponty critique de la "théologie explicative" », in *Archives de philosophie*, tome 71, cahier 3, 2008, pp. 371-405, <https://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2008-3-page-371.htm>.

Si bien que nous ne pouvons pas nous appuyer sur lui et que nous n'avons pas la marge de le désirer.

L'être merleau-pontien n'est pas un absolu lointain auquel notre intelligence accéderait *au-delà* de notre relation au monde et à autrui, arrière-monde réservé à un esprit subtil et à ses pures pensées. Il est ce à quoi s'ouvre notre *chair* (et ce sur quoi elle s'appuie) dès la sensori-motricité, *en s'ouvrant* au monde et à autrui, et *pour* pouvoir entrer en relation avec eux⁹⁷. L'être merleau-pontien trouve ses analogues *princeps* dans le monde sensible, ou plutôt – et ce n'est pas une nuance – dans ce qui rend sensible le monde. L'être n'est donc pas tant le monde que ce qui le met en scène – l'auteur d'*Être et Monde* suggère par endroits une équation entre « être et monde » et « invisible et visible »⁹⁸. Ni monde ni arrière-monde, comme Merleau-Ponty le dit avec force, l'être est « l'invisible *de* ce monde, celui qui l'habite, le soutient et le rend visible (...) l'Être de cet étant »⁹⁹. La perception s'appuie sur l'invisible pour accéder au visible, un invisible qui « rend visible » selon l'expression ici empruntée à Paul Klee. L'être n'est ni le monde ni ma chair, mais l'infrastructure invisible ou intangible qui en porte la manifestation et les relations, l'existence et la coexistence.

Pour Merleau-Ponty, seule cette nouvelle ontologie peut préserver l'anthropologie du prométhéisme et du désespoir, peut protéger l'être humain du sadomasochisme et de la destructivité, de l'ambivalence entre toute-puissance et totale impuissance. Dans la mesure où elle introduit un *tiers* médiateur entre moi et autrui, entre nous et le monde. Notre chair est fondamentalement en relation avec une « chair du monde » (métaphore tardive empruntée à Claude Simon, souvent mal comprise) qui n'est pas notre chair et qui n'est chair *du* monde (ou « invisible *de* ce monde ») qu'en n'étant pas le monde, mais en le portant à la manifestation¹⁰⁰. Loin d'être un monisme de la chair ou une « ontologie de la chair », son ontologie dessine une dramaturgie à trois termes, aussi différenciés qu'ils sont fortement reliés : notre chair, le monde, et l'être. Dans cette trop courte présentation du caractère novateur

⁹⁷ Merleau-Ponty va peu à peu souligner combien cette ouverture est inconsciente, tant et si bien qu'il finit par articuler fortement trois termes : le corps, l'inconscient, et l'être – conjonction sans précédent dans l'histoire de la philosophie. Cf. *Être et chair* II, op. cit., chap. VI.

⁹⁸ Cf. *Être et Monde*, inédit, BnF, volume VI, f. [245](27), réécriture en marge d'octobre 1960. D'où l'hésitation déjà signalée de Merleau-Ponty, de 1958 à 1961, entre deux titres pour son grand projet ontologique : *Être et Monde* ou *Le visible et l'invisible*.

⁹⁹ *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 198.

¹⁰⁰ Cf. *Être et chair* I, op. cit., chap. IX.

de l'ontologie de Merleau-Ponty ¹⁰¹, on aura peut-être deviné trois lignes de fécondité actuelles : les portées *écologique, féministe et éthique* de cette philosophie. Ce n'est pas un hasard si l'écophénoménologie et les women's studies s'intéressent à Merleau-Ponty. Quant à la dimension éthique, un lecteur un peu fin de Merleau-Ponty devine qu'elle transpire à toutes les pages en n'étant jamais thématisée comme telle. Mais sur ce plan, la phénoménologie de Merleau-Ponty ne trouvera sa fécondité que si nous comprenons comment et combien elle fonde l'éthique sur l'ontologique, contrairement à Levinas, et dans une conception originale de l'être qui échappe radicalement aux quelques critiques que lui a lancées ce dernier ¹⁰².

8) On s'aperçoit que votre recherche est traversée par la présence des « inédits » de Merleau-Ponty. Pourriez-vous mesurer quelle a été la pertinence de ce matériel pour la construction de votre propre pensée ?

La plus grande partie de mes travaux déjà publiés porte sur Merleau-Ponty, dans l'intention de mieux faire comprendre la genèse et l'évolution de sa pensée. Je fais référence aux inédits dans la mesure où ils me paraissent éclairer celle-ci. Comme j'ai été l'un des premiers à avoir une connaissance transversale du matériel inédit et à tenter de la communiquer, on a parfois assimilé mon travail de chercheur à ce matériel même. Ceux qui me lisent vraiment savent qu'il n'en est rien. Si bien que je ne peux pas répondre à votre question en isolant les inédits : c'est la fréquentation de l'œuvre de Merleau-Ponty, à commencer par celle publiée de son vivant, qui a contribué à la construction de ma propre pensée.

J'ai découvert Merleau-Ponty sur le tard, alors que j'avais déjà mené un premier travail de réflexion philosophique personnelle à partir d'autres horizons, antiques et médiévaux, sur la question de l'analogie. Cette rencontre fut d'emblée très forte. Inattendue aussi, et même très étonnante pour moi, car en apparence rien ne m'y disposait, et en réalité tout m'y préparait, mais sans que je sois à l'époque en mesure de comprendre pourquoi. Merleau-Ponty m'a ouvert à la force et la fécondité de la philosophie moderne et contemporaine, alors que je la trouvais jusque-là desséchante, n'y voyant que les impasses de l'idéalisme. Il a surtout répondu à mon besoin

¹⁰¹ Pour plus de détails, cf. *Être et chair II, op. cit.*, mais aussi « Être et chair chez Merleau-Ponty », in *Ágora Filosófica*, Recife (Brésil), vol. 23, n° 3, 2023, pp. 5-35, <https://www1.unicap.br/ojs/index.php/agora/article/view/2457/2226>.

¹⁰² Cf. E. de Saint Aubert, « Autre, même, commun. Le point de vue de Merleau-Ponty », in *Archives de philosophie*, dossier « Levinas – Merleau-Ponty : résonances » dirigé par E. de Saint Aubert, tome 85, cahier 3, 2022, pp. 101-120, <https://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2022-3-page-101.htm>.

inconscient de faire peu à peu l'unité entre diverses dimensions qui animaient mon intelligence : un fond existentialiste pascalien, attentif aux contradictions de l'homme ¹⁰³ ; un rapport au monde particulièrement sensori-moteur, axé sur le réalisme de la perception ; un double parcours, littéraire et scientifique, qui m'a toujours fait vivre dans le dialogue vital entre philosophie et non-philosophie ¹⁰⁴ ; un goût pour la métaphysique d'emblée accompagné d'une sensibilité critique aux prétentions absolues de la raison, aux ambitions gnostiques, à ce que Merleau-Ponty nomme les faux absolus.

Merleau-Ponty a aussi largement contribué à m'ouvrir aux sciences humaines, même si mon itinéraire personnel et mes engagements associatifs m'avaient déjà sensibilisé à divers champs cliniques et à la psychanalyse – j'ai longtemps hésité à devenir psychanalyste. C'est d'ailleurs d'abord sur ce plan que ma réception de Merleau-Ponty connut rapidement une dimension critique : je constatais à la fois combien il avait, pour un philosophe, une compréhension fine de la psychanalyse ¹⁰⁵, et combien sa lecture (de Freud, Klein, Lacan, etc.) était tronquée, demeurait étrangement aveugle à certaines dimensions pourtant essentielles de la métapsychologie psychanalytique. Au-delà d'un simple défaut de lecture ou d'interprétation, c'était pour moi révélateur de véritables lacunes dans l'anthropologie de Merleau-Ponty. Mon doctorat s'en faisait déjà l'écho, ce qui avait marqué ma directrice de thèse, Marlène Zarader, qui appréciait à juste titre que l'on ne soit pas dans la fascination ni même dans la pure défense d'un auteur.

Ce dialogue critique avec Merleau-Ponty a aussi contribué à la maturation de ma propre pensée. Il s'est poursuivi dans des travaux académiques, ainsi que dans plusieurs engagements professionnels qui me rattachent, depuis plus de 25 ans, à différents terrains cliniques. L'un des avantages d'une carrière de chercheur au CNRS, institution par excellence interdisciplinaire et soucieuse des impacts sociétaux de la recherche, est que l'on est dégagé de l'obligation d'enseigner telle discipline dans telle université. Cette grande liberté permet à un chercheur d'enseigner là où on le

¹⁰³ C'est la lecture de Pascal, alors que j'avais 14 ans, qui a initié ma vocation de philosophe.

¹⁰⁴ J'ai longtemps hésité entre sciences et philosophie. J'ai suivi un parcours de formation de haut niveau dans ces deux directions, en faisant des classes préparatoires aux grandes écoles littéraires puis scientifiques, en obtenant l'agrégation de philosophie puis de mathématiques, et en initiant un travail de recherche dans les deux domaines. À l'École Normale Supérieure, j'appartenais à la fois au Département de philosophie et au Département de mathématiques, et bénéficiais ainsi de deux professeurs pour m'accompagner (ce que l'on appelle les « caïmans » dans le jargon normalien) : Claude Imbert et Martin Andler.

¹⁰⁵ Plus fine, à mes yeux, que celle de Paul Ricœur, qui a pourtant consacré un temps considérable à étudier ce courant.

demande, éventuellement dans plusieurs disciplines différentes, mais aussi d'exercer d'autres activités que l'enseignement – certains chercheurs philosophes, par exemple, sont aussi psychologues ou psychanalystes. Si cette liberté est donnée, c'est parce que l'on a compris combien elle peut être féconde pour la recherche elle-même, pour son incarnation comme son rayonnement. J'ai toujours profité de cette latitude, qui convient parfaitement à mon profil intellectuel, ce qui m'a permis de travailler avec différents métiers de l'accompagnement de personnes humaines en difficulté (psychologues, psychanalystes, psychiatres, médecins et personnel soignant, enseignants spécialisés...), et de contribuer à leur formation. Ce type d'engagement est précieux pour un philosophe : face à des professionnels de terrain, aux prises avec la concrétude et les conséquences des blessures de l'humanité, il est impossible de rester dans la position de survol d'une spéculation décollée du réel... Cette posture est intolérable pour ces mêmes professionnels, et ils le font savoir haut et fort ¹⁰⁶. J'ai toujours été particulièrement heureux dans cette activité, exceptionnellement bien accueilli et écouté par ces publics d'adultes exigeants, parfois plus âgés que moi (quand j'ai commencé, il y a 26 ans, ils l'étaient tous...), évidemment plus mûrs que la plupart des jeunes étudiants en philosophie. Autant dire que leurs besoins et leurs questions ont participé à l'élaboration de ma réflexion philosophique personnelle.

Merleau-Ponty, dans ses apports comme ses lacunes, reste présent à cette réflexion. Notamment par son propre intérêt pour divers courants psychologiques ¹⁰⁷, et plus largement par l'anthropologie que toute son œuvre tisse de proche en proche, même si elle n'est jamais exposée comme telle dans un traité – Merleau-Ponty n'a jamais procédé ainsi, quelles que soient les questions auxquelles il s'est intéressé. Mais aussi par l'ontologie qu'il esquisse, accomplissement nécessaire d'une démarche anthropologique, seule apte à la préserver de l'enfermement sur elle-même. Une ontologie encore mal comprise, sur laquelle les inédits offrent un éclairage précieux, qui explore les rapports de notre chair avec ce que Merleau-Ponty nomme « l'être », en une acception originale, bien plus concrète que dans nos vieux courants métaphysiques. C'est au croisement de ces deux directions, anthropologique et ontologique, que se situent mes travaux personnels consacrés à une phénoménologie

¹⁰⁶ Il faut d'ailleurs avouer que nombre de philosophes ne parviennent pas à tenir dans ce type de confrontation, ce qui ne manque pas d'interroger sur le rapport au monde que cela révèle en creux et sur la validité d'une philosophie déconnectée des enjeux les plus brûlants de l'existence humaine.

¹⁰⁷ N'oublions pas que Merleau-Ponty a occupé à la Sorbonne, juste avant Piaget, la chaire de psychologie de l'enfant.

de la *portance*, avec et au-delà de Merleau-Ponty. En poursuivant sa phénoménologie de la perception, mais en essayant de l'articuler mieux que lui avec le rôle anthropologiquement fondamental de la parole ; en approfondissant aussi ses intuitions sur le désir et la foi perceptive, tout en interrogeant leur différenciation et leurs liens, ce que ne fait pas Merleau-Ponty ; en creusant ses éclairages sur la relation fondatrice de notre chair avec la matérialité des éléments naturels, sur le rapport vital de notre intelligence à l'inobjectivable, à ce qui nous dépasse, aux ultra-choses. Une recherche aux enjeux éthiques et cliniques nombreux, que les divers publics (de philosophes et de non philosophes) auxquels je m'adresse me pressent de développer et de publier ¹⁰⁸. Mais où la dimension éthique, comme chez Merleau-Ponty, est fondée sur une ontologie, et selon une approche de l'être qui tente d'assumer, mieux qu'il ne le fait, ses dimensions les plus négatives.

¹⁰⁸ Pour quelques aperçus sur cette recherche, cf. par exemple « Introduction à la notion de portance », in *Archives de philosophie*, tome 79, cahier 2, 2016, pp. 317-343, <http://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2016-2-page-317.htm> ; « Introdução à noção de sustentação », trad. Rafael Barbosa et Lucas Bloc, in *Aoristo – International Journal of Phenomenology, Hermeneutics and Metaphysics*, n° 1, v. 2, Toledo-Paraná-Brasil, 2017, pp. 346-378, <https://e-revista.unioeste.br/index.php/aoristo/article/view/18223/11929> ; « La chair ouverte à la portance de l'être », in *Alter*, n° 23, « Anthropologies philosophiques », 2015, pp. 168-185, <http://journals.openedition.org/alter/384> ; « Réflexions en vue d'une articulation entre portance et care », in *Pesanteur et portance. Une éthique de la gravité*, dir. Christine Leroy et Chiara Palermo, Paris, Hermann, 2022, pp. 13-36, <https://www.cairn.info/pesanteur-et-portance--9791037021687-page-13.htm> ; « Portances de la reconnaissance », in *doisPontos*, Curitiba, São Carlos (Brésil), « A Fenomenologia Francesa Atual », vol. 20, n° 1, 2023, pp. 188-197, <https://revistas.ufpr.br/doisPontos/article/view/86979/49870>.